DEMOUZON

SECTION ROUGE DE L'ESPOIR



FLAMMARION

SECTION ROUGE
DE L'ESPOIR

390
mai 80

16042
43665

DU MÊME AUTEUR

(Chez le même éditeur)

Gabriel et les primevères
Mouche
Le Premier-né d'Égypte
Un coup pourri
Le Retour de Luis
La Pêche au vif
Mes crimes imparfaits
Prix Mystère 1979 de la Critique
Adieu, La Jolla
Monsieur Abel

83
5

DEMOUZON

SECTION ROUGE DE L'ESPOIR

roman

FLAMMARION

DL-24-11-1979-31235



© FLAMMARION, 1979.

Printed in France

ISBN 2-08-064228-6

Je sens me brûler une soif sauvage de sensations violentes, une fureur contre cette existence neutre, plate, réglée et stérilisée, un désir forcené de saccager quelque chose, un grand magasin, ou une cathédrale, ou moi-même...

Hermann Hesse,
Le Loup des steppes.

Prologue

Meaux, mercredi 20 septembre,
10 heures 30.

Il y avait une jeune fille dans la cabine, en train d'essayer un jean de velours mauve. Le rideau de protection n'avait pas été tiré jusqu'au bout et, si l'on ne voyait pas directement la fille, on voyait assez bien son image reflétée, dans l'échancrure du rideau, par une glace longue et étroite fixée dans de l'Isorel à trous.

Un type d'une trentaine d'années, l'air pourtant ni arabe ni portugais, regardait ce qu'il voyait de la fille : deux cuisses fines encore bronzées et un petit slip de nylon blanc large comme la main. Puis des doigts minces qui aidaient le jean à monter le long des jambes. Le jean faisait des plis partout et, en bas, comme des raquettes ou des pieds palmés.

Le type sourit.

M^me^ Lemercier, la responsable du rayon, avait vu son manège et, avec un regard réprobateur à l'encontre du voyeur, elle alla tirer le rideau jusqu'au bout. Le type sourit davantage, et la vendeuse pensa qu'elle aurait dû avoir le courage d'aller lui donner deux claques.

Cette pensée, autant que sa fureur rentrée, fit battre son cœur violemment.

Et, lorsque la chose explosa, elle crut que ça avait un rapport.

Il y eut comme un instant de silence. Seule la musique d'ambiance continua son crincrin éprouvant.

Puis, aussitôt, les cris.

Le feu sembla jaillir de partout. Une grande bouffée de poussière de plâtre chaud s'étendit comme une brume, de plus en plus sombre, noire bientôt, épaisse et irritante. On entendit la voix du directeur réclamer du calme et du sang-froid — une belle voix puissante et rassurante, quoique un peu émue — et, presque en même temps, la seconde explosion.

M^me^ Lemercier courut comme tout le monde vers les sorties. Elle se souvint plus tard avoir vu la jeune fille courir hors de la cabine d'essayage, avec son jean mauve lui glissant aux genoux. Elle l'avait vue aussi tomber au bout de quelques pas et arracher nerveusement le jean. Puis une nappe de feu s'était abattue sur elle du plafond et elle avait cru entendre comme le grésillement du nylon s'incrustant dans la chair.

Elle n'avait pas entendu de cri.

Enfin, pas de cri précis. Pas le cri de cette jeune fille. Tout le monde criait, d'ailleurs. Et elle aussi avait crié.

Pour passer le coin de la parfumerie, elle avait dû tirer une vieille dame par les cheveux (elle portait un chignon postiche, qui lui était resté dans la main, et ses cheveux blancs et rares s'étaient répandus de part et d'autre de son crâne rose). Elle avait ensuite enjambé un petit enfant dont un bras était à demi arraché et qui appelait sa mère d'une voix faible.

A ce moment, M. Rossignol — le chef du personnel — lui avait donné un coup de coude dans l'estomac, en forçant le passage, et deux ou trois silhouettes terrorisées avaient profité de sa suffocation pour lui passer

dessus. Elle s'était accrochée à la robe d'une fillette et le tissu s'était déchiré. La petite l'avait griffée au visage, en cherchant les yeux. Mais elle lui avait décoché une gifle monumentale. La fillette était tombée. (On devait retrouver plus tard son cadavre carbonisé, pas très loin de celui du petit enfant sans bras.)

Après, elle se souvenait avoir vu M. Kérozec fendre la panique à contre-courant, pour tenter d'aller sauver je ne sais qui. M. Kérozec avait toujours eu de ces élans stupides et, maintenant qu'il était mort, on disait de lui qu'il était un héros. Avant, il était surtout connu pour sa manie de pincer les fesses des petites vendeuses.

M^me^ Lemercier avait encore vu des êtres sans âge, sans visage et sans sexe, courir quelques mètres dans un halo de flammes et s'écrouler en se contorsionnant. Elle avait vu aussi la grande vitrine exploser sous la chaleur, le premier étage s'écrouler sur le rez-de-chaussée et une voiture de pompier briser la jambe d'un badaud.

A ce moment-là, elle était dehors, saine et sauve, les sourcils et les cheveux brûlés, le cœur plein de joie, de terreur et de honte.

Elle regarda jusqu'au bout le magasin à feu et à sang.

Camarades prolétaires !!

Le grand capital veut votre peau !

Pour cela, il n'utilise pas d'armes spectaculaires. A la violence immédiate, il préfère les poisons insidieux.!

Par la consommation forcenée à laquelle il vous contraint, il troque le prix de votre labeur contre les produits par vous fabriqués, consolidant ainsi ses monopoles industriels et financiers.

Ne donnez plus votre argent à ces salauds !!

Fuyez ces magasins pourris !

C'est le domaine de la mort.

Des innocents, martyrs du proletariat, ont ete immolés dans la lutte contre le grand capital.

Mais sachez, camarades, qu'aux exactions et violences sournoises des patrons nous répondrons coup pour coup !!

Soutenez l'action juste de

La Section Rouge de l'Espoir.

Chapitre premier

OÙ L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC CEUX QU'IL EST CONVENU D'APPELER DES HÉROS.

Isles-les-Meldeuses,
mercredi 20 septembre, 17 heures.

Dorgères traversa la petite cour mal pavée.

Il s'arrêta devant le massif de dahlias et ouvrit sa braguette. Il se soulagea en sifflotant à travers ses dents serrées et cracha son mégot dans la flaque. Il revint tranquillement vers la maison, en allumant une nouvelle cigarette.

Par la fenêtre ouverte, Evelyne le regardait.

— Ce que tu peux être chiant avec ta manie d'aller pisser sur mes fleurs !

Evelyne avait les seins à l'air. Des seins pas terribles. Trois gosses, bien sûr... mais, même avant, ça ne devait pas être terrible.

— Ta gueule ! On est à la campagne, oui ou merde ?

Elle haussa les épaules. Ses seins remontèrent un bref instant puis, relâchés, tremblotèrent.

— Ici, y a des chiottes !

— J'aime bien lui faire prendre le grand air.

— Pas sur mes fleurs !

Il fit un geste obscène et alla s'ouvrir une canette de

bière. Evelyne replongea dans son bouquin : *Contribution à la critique de l'économie politique,* de Karl Marx. « Du solide, du classique », disait Evelyne, qui prétendait l'avoir lu trois fois.

Dorgères avait essayé de le lire. Une fois. Pour faire plaisir. Il n'avait rien pigé du tout, pas même que c'était écrit en français.

— Tu veux une bière ?

— Mets plutôt les infos.

Il appuya sur le bouton du poste, un petit transistor en plastique, un des premiers trucs qu'il ait piqués, une radio crachotante et faiblarde, sujette à de brusques accès de mutisme. Mais un souvenir — même vieillissant —, ça reste un souvenir, pas vrai ?

— ... Crsz... jouigg... frtt... s'aggrave d'heure en heure. Il y aurait pour l'instant dix-sept morts et une trentaine de blessés, dont plusieurs dans un état grave, voire désespéré... ggrr... zouift... naît le pronostic très peu favorable, en ce qui concerne les grands brûlés. La police semble formelle : il s'agit bien d'un attentat. Deux engins explosifs incendiaires ont vraisemblablement été déposés...

Dorgères regarda une nouvelle fois les sacs de plastique jaunes qui traînaient sur la table. A chaque bulletin d'information, il les regardait : des sacs avec un rond rouge, marqués *Prisunic* au milieu. C'étaient les mêmes que ceux qu'ils avaient déposés le matin : une bouteille de gaz pour le camping, avec un détonateur et deux ou trois litres d'une saloperie volatile qui prenait feu comme un rien.

Il se demandait pourquoi le troisième sac n'avait pas explosé.

— ... sssouitt... de nombreux enfants parmi les victimes... fft... se demande quelle folie homicide s'est abattue en ce mercredi tranquille et ensoleillé, le premier mercredi de la rentrée.

Dorgères écrasa son pouce sur le commutateur.

— De plus en plus con ! Les mêmes conneries à chaque fois, avec seulement quelques nouvelles conneries en plus !

Evelyne avait fermé son livre. Son visage était dur. D'ailleurs, son visage était toujours dur. Même quand elle dormait ou souriait. Là, elle était seulement encore un peu plus dure. Les commentaires de la radio étaient de plus en plus cons et le visage d'Evelyne de plus en plus dur.

— Tu aurais pu penser au mercredi, merde ! reprocha-t-elle. Tous ces gosses !

— Et toi aussi, tu aurais pu y penser ! Mieux que moi, même ! T'as été prof' et t'as eu des gosses.

Un instant, Dorgères eut peur. Le visage d'Evelyne, c'était de la pierre, de l'acier. C'était dur mais ça n'exprimait pas grand-chose. Tandis que ses yeux, en cet instant, c'était quelque chose de terrible.

Heureusement, la lueur passa.

— Le capital ne choisit pas ses victimes, dit-elle en reprenant son livre. Nous non plus. Qui se souvient des compagnons morts dans la Longue Marche ? Seule compte la victoire.

Dorgères haussa les épaules. Un peu par dérision, un peu par jalousie. Il était incapable de pondre ce genre de phrase bidon chaque fois qu'il se trouvait dans une impasse.

Finalement, malgré sa réaction émotive, Evelyne s'en foutait de ces gosses brûlés. Elle se foutait déjà des siens. Alors, ceux des autres !

Dorgères, lui, supportait plus mal tout ça.

Lorsqu'il avait connu Evelyne, elle venait tout juste de divorcer. Elle avait la garde des enfants, mais c'était sa mère qui s'en occupait. Elle, elle ne les voyait que de temps en temps.

Une fois, elle avait montré à Dorgères la photo de ses trois têtes blondes. Comment ça allait marcher pour eux, dans la vie ? C'était ce qu'il s'était demandé.

Il avait cru voir une photo de lui, entre ses deux frangines. Et, maintenant qu'on parlait de tous ces gosses tués, il y pensait à nouveau...

Marc-Antoine Dorgères était mort à la guerre. C'était donc un héros. On est toujours un héros quand on meurt dans le vague contexte d'une cause quelconque. Même si la cause est pourrie.

Marc-Antoine avait été fauché par un éclat d'obus quelque part en Flandres, au moment du repli sur Dunkerque. L'épisode n'avait rien de glorieux en soi, mais Maman Dorgères avait eu droit à une décoration à titre posthume. Elle avait même eu l'autorisation de porter la médaille dans les commémorations officielles. Ce dont elle ne s'était jamais privée.

Pierre était né au tout début de la guerre et les souvenirs qu'il avait de son père étaient surtout ceux des autres. A force d'entendre certaines anecdotes (Mais si, Pierre, je suis sûre que tu t'en souviens !), il avait fini par admettre qu'elles faisaient partie de sa vie et de sa mémoire. Il gardait l'idée d'un grand bonhomme moustachu et souriant, coiffé d'un béret immense et un peu ridicule. Mais il y avait sur la cheminée une photo grisâtre qui correspondait à cela. Ça ne voulait donc rien dire du tout !

La seule chose dont Pierre était certain, c'est qu'il n'avait jamais compris pourquoi ni comment ce père chasseur alpin — qu'on disait rompu à tous les exercices de la haute montagne — avait trouvé la mort dans une plaine fangeuse de bord de mer.

Pierre avait été élevé par sa mère et sa sœur aînée, à l'admiration desquelles s'était ajoutée la passion presque amoureuse de Caroline, la cadette. Pierre sentait bien qu'on l'avait trop gâté. On le lui avait souvent dit, mais avec beaucoup d'indulgence. Il était « l'homme » de la famille et on lui avait surtout demandé de commander, d'exiger, d'être dur. On l'avait noyé d'affection, on avait veillé sur tous ses besoins et ses désirs et on lui avait toujours laissé entendre qu'il serait un grand homme, un type important à qui tout réussirait. Il l'avait cru, bien sûr... Surtout au début.

— Y a plus rien à bouffer, fit remarquer Evelyne sans lever le nez de son bouquin.

— Merde, tu aurais pu y penser ce matin ! On serait allé faire les courses avant de déposer nos sacs. Ça n'aurait pas été con, non ?

— Y penser ! Y penser ! A t'entendre, c'est à moi de penser à tout ! Je t'ai déjà dit que je ne m'occuperai pas de la bouffe... Ça m'empêche de penser, justement !

Dorgères haussa les épaules. Il le faisait de plus en plus. Presque sans s'en rendre compte. Jamais il n'avait tant haussé les épaules que depuis qu'il était avec Evelyne.

— Bon, je vais y aller.

Il prit les clés de la voiture et du fric dans la boîte à sucre. Plus grand-chose. Bientôt, ça ne serait plus des provisions qu'il faudrait aller chercher, mais de quoi acheter des provisions. Et ça, c'était encore moins drôle.

Il passa près d'Evelyne et quelque chose se déclencha en lui. Il agita les clés de la voiture comme une petite sonnette et caressa la pointe d'un sein. Après tout, ces seins-là n'étaient pas si mal que ça. Rien à voir avec ceux des filles qu'on voit dans *Lui*, d'accord, mais ces filles-là sont surtout dans *Lui* et pas tellement ailleurs.

Evelyne le regarda, dure. Elle ferma son livre et le posa sur le rebord de la fenêtre. Elle se leva et dégrafa son jean. Elle n'avait rien dessous.

Dorgères remarqua qu'elle avait un bleu jaunâtre sur la cuisse et que les poils de son sexe pendaient un peu comme une barbichette. Ce n'était pas la première fois qu'il le remarquait, mais ça ne lui plaisait toujours pas. Il se déshabilla à son tour.

Evelyne était déjà couchée sur le matelas de mousse qui leur servait de lit. Il n'y avait pas de draps, ni même de toile autour du matelas. Juste un bloc de mousse et une vieille couverture marocaine. Sur le matelas, il y avait beaucoup de taches, brunes ou jaunâtres, et Dorgères se souvint du petit lit blanc et craquant garni de toile parfumée dans lequel ses sœurs et sa mère le portaient, les soirs où il faisait semblant de s'endormir au salon. Cette pensée le mit en fureur et, lorsqu'il se jeta sur Evelyne, il était déjà prêt.

Chapitre II

DANS LEQUEL LES LECTEURS SOUCIEUX D'EN SAVOIR PLUS PEUVENT SE FAIRE UNE CERTAINE IDÉE DU PASSÉ DE NOS HÉROS, AINSI QUE DE L'ÉTRANGE PERSONNALITÉ D'UN COMPARSE, BIEN QUE CELA NE PUISSE AVOIR D'INTÉRÊT QUE POUR LES EXPERTS DE COUR D'ASSISES.

Paris, rue du Bac,
quelques mois auparavant.

La circulation n'arrêtait pas, dans la rue, sous les fenêtres — ou à peine, juste le temps d'un feu rouge. Le petit jour glissait déjà à travers les lames des persiennes et, dans les étages, un premier robinet s'était mis à grincer.

Evelyne avait un peu mal au cœur. Elle avait trop bu, trop parlé et trop fumé. Elle n'avait pas vraiment envie de faire l'amour. Elle était trop fatiguée, aussi, pour se mettre à expliquer à ce type que ça ne lui disait rien. Il ne comprendrait pas. Elle l'avait dragué, si l'on peut dire, et maintenant qu'il était chez elle, nu déjà, et visiblement plein de bonnes intentions, elle n'osait pas lui dire qu'il valait mieux dormir, qu'il était tard, presque le matin, qu'il pouvait rester et que ça serait sûrement mieux au réveil.

Elle regarda le corps blond et mince. Pas mal foutu. Elle se souvenait de l'heureuse surprise, au café, lorsque le type avait enlevé ses lunettes trop noires qui juraient avec ses cheveux trop blonds.

Il y avait eu une espèce de « tilt » entre eux et elle s'était mise à parler. A parler beaucoup. A parler trop. Il l'avait écoutée, mi-sérieux mi-amusé, et elle n'était pas sûre qu'il ait compris tout ce qu'elle disait. En tout cas, il la buvait des yeux.

Elle lui avait tout sorti sur ses convictions politiques. Elle avait attaqué impitoyablement les valeurs les mieux établies et il n'avait pas bronché. Indiscutablement, il était séduit, ébloui.

Les copains, eux, s'étaient tirés un à un, lassés, crevés, écœurés même — à les entendre. Lorsque Evelyne avait eu épuisé son paquet de *Celtique*, et son argumentation révolutionnaire, le type lui avait tendu son paquet de *Gauloises*. Il y avait eu un silence, puis le type avait avoué qu'il n'avait nulle part où aller dormir. C'était peut-être vrai. Elle l'avait ramené chez elle.

Au fait, comment s'appelait-il ?

— Au fait, comment t'appelles-tu ?

— Dorgères.

— Je sais... mais ton prénom ?

— Pierre.

Elle ne lui dit pas que c'était un joli prénom. Elle ne disait jamais ce genre de connerie.

Il se serra contre elle et murmura : « Evelyne ». Puis il lui mit la main entre les jambes.

Cette fois, elle s'aperçut charnellement que ça ne lui disait vraiment rien de se faire baiser par ce type. Elle l'avait amené chez elle sans y penser vraiment. Elle ne pouvait pas laisser un camarade à la rue et en avait un peu marre de dormir seule. Bien sûr, elle aurait pu mettre les choses au clair auparavant : il y avait un sofa dans le salon et un lit pliant dans le débarras, sans parler des fauteuils. Mais que ça faisait petite-bourgeoise !

... Petite-bourgeoise, elle l'avait été trop longtemps. Fille d'un pasteur calviniste du Sud-Ouest, on ne faisait pas mieux ! Pendant plus de vingt ans, Dieu avait été sa grande aventure. Elle avait vécu de Lui, s'était battue pour Lui, avait voulu mourir pour Lui. Dès l'enfance, elle avait eu la passion du fond du cœur. On la disait excessive, mystique, parfois un peu folle, mais elle avait toujours pensé que seule la petitesse faisait considérer ainsi ceux qui savaient aller au bout de leurs convictions. Maintenant, bien que ces convictions ne fussent plus du tout les mêmes, elle pensait toujours de la même façon.

Elle se souvenait avoir fait coucher Yvon sur le tapis du salon, la première fois où elle avait osé passer la nuit avec lui, en l'absence des parents. Ils n'avaient échangé que quelques baisers, pas vraiment innocents, et elle avait dû en demander pardon à Dieu.

Plus tard, ils avaient dormi ensemble, en se touchant à peine, comme Tristan et Iseut, de part et d'autre de leur épée de chasteté.

A vrai dire, le sacrifice avait été plus grand pour Yvon. Elle n'éprouvait que peu de concupiscence et péchait surtout par orgueil : celui de préserver sa pureté et de vaincre les désirs du mâle. Yvon avait enfin pu l'accoster au soir de leurs noces. Ils avaient eu trois enfants, sans rien faire pour le décider ou l'éviter. Dieu, qu'elle avait pu être conne, en ces temps-là !

— Tu n'aimes pas ?

— Je suis trop fatiguée.

Les caresses du type — allait-elle l'appeler Pierre ?... Non, elle continuerait de l'appeler Dorgères —, les caresses de Dorgères, donc, n'éveillaient en elle que des souvenirs. Mais aucun désir.

— Tu veux dormir ?

— Oui.

Il prit aussitôt un air dépité. Elle le regarda avec un sourire, mais elle sentait bien que son visage restait dur et tendu, comme son corps.

— Allez, viens.

Ce n'était ni une invite ni une soumission. C'était un ordre.

Le type l'exécuta.

Au réveil, le bruit des voitures était encore plus intense. La lumière, entre les volets, restait sensiblement la même, grisâtre et froide. Evelyne se réfugia contre le dos et les fesses de Dorgères. Il y faisait plus chaud. Elle se mordit un ongle et songea qu'elle avait un cours à donner à Censier, à quatorze heures. Elle récupéra sa montre sur la moquette : il était un peu plus de midi. Elle avait toujours la nausée.

Elle se leva et alla prendre une douche froide. La faïence du bac était glacée. Son pied se crispa. On sonna. Elle poussa un soupir et alla ouvrir. Elle vit dans l'œilleton que c'était François. Elle ouvrit.

— Salut !

— Salut.

Elle était nue et François fit comme si ça n'avait pas d'importance.

— Herminger recommence son cours. On va tout casser. Tu es avec nous, bien sûr ?

— Quand ?

— Deux heures et demie.

François avait sa voix blanche et son menton bleu des lendemains de nuit sans sommeil. Une longue cendre pendait au bout de sa cigarette et ses cheveux longs luisaient comme de la toile cirée.

— J'ai cours à deux heures.

— Amène tes étudiants.

— Tout le monde ne sera pas d'accord.

— On ne fait pas la révolution en s'imaginant que tout le monde sera d'accord.

Evelyne marcha vers le salon, plus petite et plus frêle, sembla-t-il à François. Elle avait besoin d'une cigarette. Elle n'en trouva pas. Elle passa dans la chambre. François suivait. Il demanda :

— Qui c'est, celui-là ?

— Dorgères.

— Connais pas. C'est un camarade ?... De quel groupe ?

— Fais pas chier ! Je le connais à peine.

Elle trouva dans les poches de Dorgères un emballage de *Gauloises* pas mal écrasé. Dedans, il restait deux cigarettes déformées.

— T'en veux une ?

— Tu sais que je ne fume pas.

— Bourgeois !

— Quoi, « bourgeois » ?

— C'est un truc de bourgeois de s'arrêter de fumer, de veiller à sa petite santé comme à ses économies.

— Et fumer comme une cheminée, ça ne sert qu'à rapporter beaucoup de fric à l'état monopoliste et avilissant !... Alors, on compte sur toi, pour Herminger ?

Evelyne alluma longuement sa cigarette, par petites bouffées. Puis elle aspira interminablement. Elle lâcha, dans un nuage de fumée bleue :

— C'est un coup à être vidée de l'Université.

— Tu risques de passer en Conseil, c'est sûr. Mais tu ne seras pas la seule. Il y aura pas mal d'assistants de socio et de psycho... Et puis il y a des types d'accord avec nous, même au Conseil.

Evelyne hésitait drôlement, François le sentait bien. D'ailleurs, tous ceux qu'il avait vus hésitaient, leurs promesses étaient vagues ou leurs excuses subtiles. Et lui ne faisait qu'essayer de rassembler le plus grand